

24.03.04

Extrait de

« Leonardo ou le souci de l'éphémère »

de Pietro Pizzuti

Monna Lisa del Giocondo dite La Gioconda : (*S'adressant à Leonardo*) Il y a un berceau d'enfant sur lequel est posé un vautour qui dévore à coups de bec... ce que contient le berceau. Tu l'avais oublié ? Ce rêve. Tu l'avais oublié ? Dis-moi. C'est étrange. Tu m'en avais parlé pourtant. Tu n'arrêtais pas de m'en parler. Tu disais qu'il remuait ses plumes devant ta bouche et qu'il t'empêchait de respirer. Après si longtemps... tu ne l'imaginais plus comme ça. Différent, c'est ça ? Aussi différent que notre amour. Moins violent, peut-être. Il l'a tué pourtant. Tu ne le désirais pas, c'est ça ? Tu ne désirais pas que ce rêve tue notre amour. Cette mort, tu ne la voulais pas, c'est ça ? Comment dis-tu ? Ah, je ne sais pas... je ne sais pas ce qu'il font tous assis et sages devant moi. Peut-être t'attendent-ils. Ils veulent que tu les peignes. Ils attendront longtemps. Tu crois qu'ils savent ? Quoi ? Et bien ton besoin de les faire attendre. Ils ne seront pas les seuls, tu le sais. Seulement eux n'en mourront pas. Pour moi aussi cela aurait pu être comme pour eux, la mort en moins. J'aurais compris volontiers que je faisais partie de ces portraits, de ceux que tu as fait attendre et puis que tu as aimés... pardon, que tu as « peints » sans douleur. Avec le sentiment précis de les maintenir en équilibre dans cette « infini exact » que tu te faisais un devoir de calculer. J'aurais compris que je faisais partie de ces portraits que tu as peints techniquement, sans autre émotion que celle de servir la « science » qu'est ta peinture. J'aurais accepté sans remords que mon visage, comme le leur, t'apprenne à fondre les couleurs l'une dans l'autre, qu'il t'aide à inventer cette technique nouvelle du passage si fragile entre deux tons, l'invention de cette troisième couleur grâce à laquelle les deux autres deviennent plus belles. J'aurais consenti sans mot dire qu'il serve tes essais de clair obscur et que tu le défigures à ton gré, silencieusement, comme les autres. Je n'aurais pas eu besoin de tendresse. Je ne l'attendais pas. Seulement voilà, tu m'as dit qu'il y avait quelque chose comme une force. Tu m'as dit : « une puissance spirituelle, incorporelle et invisible qui se produit comme vie brève dans les corps, à chaque fois qu'une violence accidentelle les exclut de leur être et de leur repos naturel. » Il ne fallait pas la peindre !

*(Elle est émue)* Cette douleur, il ne fallait pas qu'elle se voie. Elle est ce qui reste de ce regard que tu as posé sur le mien. Elle n'était pas à partager, tu le sais. Tu la devais à moi seule. Tu te devais de lui rester fidèle. Pour que n'aient jamais lieu tes efforts ridicules de l'adresser au monde. De la rendre compréhensible à ceux qui ne la comprendraient jamais. Elle n'avait rien d'éphémère, elle, et de cela tu as eu peur. Tu l'as montrée, personne ne l'a comprise mais tu l'as montrée et tu as entrevu l'espoir de l'oublier. Tu l'as effacée de mon visage pour qu'il ne te reproche jamais d'en être la cause. Tu l'as déguisée en un sourire, et elle est restée là, à mi-chemin, suspendue, entre mes yeux et le monde à jamais. Tu l'as rendue éphémère pour qu'on la voie et, depuis des siècles, personne ne l'a vue. Depuis des siècles elle reste là, incomprise, muette, vide de toi à qui seul elle s'adressait. Ce n'était pas un sourire, ce n'en était pas un. C'était mon amour sans toi... ma douleur. Comme un poing à mon flanc, ma douleur de ton départ du dedans de ma peau, un matin sans rien dire, me laissant déchirée. C'était mon silence pour taire ton rêve de ces plumes devant ta bouche qui n'asphyxient que moi. C'était moi restée seule pour t'oublier, comme une punition que l'on reçoit de l'amour que l'on ne peut plus donner. Sans plus savoir en quoi ton corps est fait puisqu'il ne souffre pas du mien qui n'y est plus. Ma douleur... que tu as essayé de peindre souriante pour ne plus la voir. Je ne te pardonnerai jamais de lui avoir mis cette autre bouche qui n'était pas la sienne et d'avoir caché la vraie qui mourait de t'aimer, en silence. *(Elle pleure)* Je t'ai haï pour avoir tout peint, sauf mes larmes. *(Un silence, puis elle change de ton)* Tu savais que mon portrait était le seul à avoir un paysage ? Moi je l'ai su plus tard. Elles me l'ont jalosé, n'est-ce pas ? Toutes. Oh si seulement j'avais pu sourire. Si, au lieu de cette moue, tu avais peint mon sourire, quel beau portrait tu aurais fait. *(Un silence)* Et ne me réponds pas qu'ils l'aiment comme il est, je pourrais croire qu'avec l'âge tu te soucies de leur avis. Comment cela ? Le souci de l'avis des autres ? Le souci d'être aimé, quoi... voyons, voyons ! Je croyais que tu n'avais qu'un seul souci, celui de l'éphémère ! Allons, allons... tu dis ? L'un n'empêche pas l'autre ? ! C'est bien ce que je dis : tu vieillis. Et eux ? Quoi eux ? Mais je ne sais pas, moi. Non, vraiment je ne sais pas ce qu'ils pensent tous, assis et sages devant moi. Peut-être t'attendent-ils. Pour que tu les peignes. Hum, hum. Tu crois qu'ils savent ?